

Le rendez-vous

Autor(en): **Marcel, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 52

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTE DE NOËL

VENEZ, Jackie, neveu charmant, dit M Théodore Decalandre ; c'est aujourd'hui Noël et dans votre soulier, où logerait à peine une mésange, vous avez trouvé un tambour qui vous permet de répandre dans l'appartement le plus affreux des vacarmes.

Imaginez, et ne vous suspendez point de la sorte à ma barbe, que vous allez, sans doute, affectueusement arracher, imaginez qu'à votre âge et comme Noël approchait, je vis, dans un journal, un dessin fort singulier et qui m'incita aux plus profondes méditations : au commencement de la fameuse nuit, un enfant posait sa petite pantoufle, devant le radiateur, et se demandait, la maison étant dépourvue de cheminée, comment le Père Noël descendrait des hauteurs de l'azur jusqu'au tapis de la chambre, à travers cette manière de serpent de fer chaud.

Je rêvai longtemps à ce problème ; il n'y avait pas non plus chez nous de cheminée, et je considérai le radiateur avec la plus grande curiosité du monde. Pendant trois jours, je remuai des pensées fort étranges. On m'avait, comme à l'ordinaire, couché de fort bonne heure et convié à dormir et fort sagement, sous la promesse que le Père Noël ne m'oublierait pas.

Je ne parvenais point à fermer les yeux ; je pensais toujours à la tuyauterie... Je me levai et, marchant sur la pointe des pieds pour qu'on ne m'entendît point, j'allai m'asseoir devant le radiateur ; je l'examinai attentivement ; il était clos de toutes parts, comme on pense. Que le Père Noël put entrer, j'avais, à force d'y rêver, cessé de m'en étonner ; mais comment en pourrait-il sortir pour déposer près de moi le cheval mécanique qui galopait et roulait dans mes songes ? Aide-toi, le ciel t'aidera ; je voulus aider le ciel. J'allai quérir un marteau et un grand clou et je perçai le radiateur.

L'eau se mit à couler dans la chambre ; un mince filet, puis un ruisseau, puis ce fut un lac et qui montait. Je sautai sur une chaise ; la chaise se prit à flotter ; je bondis sur mon lit, qui remua doucement, quitta le plancher et se conduisit à la manière d'une barque. Je n'osais crier, mais j'avais peur. Les poissons arrivèrent ; il y avait des requins qui semblaient rire et qui montraient leurs grandes dents ; mais un énorme cheval, muni de roues à aubes, les mettait en fuite ; des poissons rouges dansèrent une sorte de ballet et, tandis que vibrat le radiateur ouvert, j'entendais l'appel des remorqueurs sur la Seine et les sirènes lointaines des transatlantiques. L'eau montait toujours ; de mes cheveux je touchais le plafond ; les trompettes des anges retentirent ; l'eau me ferma la bouche et les oreilles.

— Vous étiez mort, mon oncle ?

— Non. Mais je m'éveillai en sursaut. C'était un rêve ; et devant le radiateur...

... il y avait le beau cheval mécanique que, sans bruit, le Père Noël vous avait apporté dans la nuit.

— Non, parce que ce rêve venait de se dérouler dans la nuit du vingt-trois décembre — qui n'est pas la nuit de Noël ; — ce qui vous enseigne, mon cher neveu, que les songes les plus ingénieux ne présentent parfois quelque intérêt que s'ils s'accordent avec le calendrier. T. D.

CELUI QUI FAIT LES FRAIS DE LA FÊTE

N peut dire qu'il a été soigné ! On ne lui a ménagé ni les grasses lippées, ni les gâteries, ni même les distractions. C'est automne, on l'a promené dans les grands bois. Il a respiré les vertes odeurs de la futaie ; il s'y est donné des ventrées de glands et de faines, après s'être éguisé l'appétit en mâchant de savoureuses racines de fougère... Les mauvais temps sont venus, il a regagné son toit dans l'écurie chaude et imprégnée de l'odeur des vaches. Là, il a trouvé bon souper et bon gîte, et il n'est plus guère sorti que pour aller se vautrer voluptueusement dans les boues fraîches de la cour. Il a eu de plantureuses pâtées de pommes de terre, de betteraves et de son, accompagnées de copieuses rasades de petit-lait.

Même on a poussé la libéralité jusqu'à lui servir, ces jours derniers, un menu composé de légumes cuits, de grain et de farine. Aussi est-il dodu et florissant ; sa chair rose est marquée de jolis bourrelets, et ses petits yeux disparaissent sous les couches graisseuses. Il est devenu paresseux, alourdi, casanier ; il ne quitte plus son toit où il se prélassait dans une douce obscurité. On vient l'y visiter ; les flâneurs s'y succèdent, s'extasiant sur sa mine et son embonpoint, pronostiquant que le gaillard pèsera un fameux poids, et comblant de louanges dom Pourceau, qui leur répond sans se déranger par de petits tortillements de sa queue tire-bouchonnée, et par de sourds grognements de satisfaction.

Hélas ! la roche tarpéienne est près du Capitole !... Un matin de décembre, par une belle gelée, on chasse le triomphateur hors de son toit et on le pousse dans la cour où il roule, tout ébloui par la lumière crue. La cour a des airs de guet-apens. La grand'porte charretière est fermée, des gens à physionomie louche rôdent çà et là, en jetant sur le tonquin d'obliques regards qui ne disent rien de bon. Perchés à chevauchons sur le mur, des gamins penchent leurs têtes curieuses et semblent être venus là pour assister à un spectacle émouvant. Un vague instinct avertit le camarade qu'on ne l'a point tiré de son étable uniquement pour lui faire prendre l'air, et il commence à grogner avec inquiétude. Son angoisse redouble, quand un grand diable en tablier blanc le sangle d'une corde. Cependant la bonne femme du logis, les bras nus jusqu'au coude, lui montre traitreusement un chaudron plein d'une pâte détrempée alléchante ! Dom Pourceau cédant bestialement et bêtement aux convoitises de son ventre, tend le cou pour se ruer vers le chaudron, tandis que l'homme au tablier, son grand couteau entre les dents, tire de toutes ses forces sur la corde et prend ses dernières dispositions. Brusquement la bête roule à terre avec des cris de détresse, des cris presque humains dont les modulations lamentables retentissent jusqu'à la lisière des bois, tout là-bas. Puis brusquement aussi cette clameur déchirante s'apaise... C'est fini. Le charcutier essuie son couteau ; on apporte des vases pour recueillir le sang, tandis qu'autour du cochon pantelant encore, les voisins évaluent la quantité de livres que donnera sa chair, et que des paris s'ouvrent, comme aux courses, sur le poids probable du camarade. — « Cent soixante ! — Cent quatre-vingts ! — Allons-donc ! vous n'y êtes pas ! moi, je gage un déjeuner qu'il pèse près de deux cents... »

En attendant, on le flambe à un feu de paille autour duquel les enfants font cercle, on le pèse, on l'échaude. Maintenant le voilà lié sur l'échelle, le ventre ouvert, les membres étendus, la tête pendante d'où dégoutte encore un mince filet de sang, et, tandis que les parieurs vont boire bouteille aux dépens du perdant, le charcutier l'examine d'un œil d'expert et choisit déjà les succulents morceaux destinés au réveillon de Noël.

Chansons de l'abbé Bovet, 3 cahiers : I. « Les souvenirs », « Ta mère », « Cheveux d'or ». II. « Le fuseau de ma grand'mère », « Jean de la Boilletta », « Léneli ». III. « Réver », « Coucou », « Jonquilles ». Editions Spes, Lausanne. — Cahier IV. « Le vieux chalet ». L. Von der Weid, Fribourg.

L'abbé Bovet, l'un des plus vaillants champions de la chanson populaire en Suisse romande, publie une série de quatre élégants cahiers musicaux (à bas prix) contenant chacun trois chansons avec de faciles accompagnements de piano. Plusieurs sont inédites mais même celles qui ne le sont pas, feront grand plaisir à tous les amis de ce savoureux répertoire qui a déjà fait le tour du pays romand, semant la joie sur son chemin. Que tous ceux et toutes celles qui chantent en solo, se hâtent d'acheter ces sympathiques cahiers et de s'en servir pour un divertissement de bon aloi au moment des fêtes de fin d'année. Que la « bonne chanson » fleurisse sur les lèvres de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. La chanson de l'abbé Bovet jaillit du terroir national ; ouvrons-lui donc toutes grandes les portes de nos maisons.

AVE

O mon pays vaudois, antique et noble terre,
Qui drapé à ton épaule un manteau de forêts,
Tandis qu'en tes vallons se tapit la chaumière,
Souverainement rustique au milieu des gûrets.

Terre de nos aïeux, que vénère notre âme,
C'est à toi maintenant que vont nos vœux fervents,
Sur l'autel de tes morts sache allumer la flamme
De la foi qui grandit par l'amour bienfaisant !

Poursuit un idéal fondé sur la justice,
Sois douce aux malheureux, accueillante au proscrit,
Ne recule jamais devant le sacrifice
Et donne leur valeur aux trésors de l'esprit !

O mon pays natal, en cette aube nouvelle
Regarde confiant vers l'horizon prochain
Car, malgré la douleur, la vie est bonne et belle,
Le bon grain semé hier sera moisson demain !

Ballaigues, décembre 1924.

Julie Meylan.

POUR CONSERVER L'AMOUR

N sait que les Américains sont pleins d'attentions à l'égard des femmes. Voici cependant les conseils qu'un journal de New-York vient de donner à ses lecteurs mâles, supposant sans doute qu'ils en ont besoin :

Si vous voulez conserver l'amour de votre femme :

N'épousez pas une femme beaucoup plus jeune que vous.

Ne promettez pas de réformer votre vie après le mariage.

Ne ronflez pas.

Ne négligez pas de vous raser.

Ne vous montrez pas en manches de chemises ou en bretelles.

Ne fumez pas la pipe à la maison.

Si vous êtes partisan de l'air pur, n'ouvrez pas trop souvent les fenêtres, à moins que votre femme ne soit de votre avis.

Ne manquez pas de faire donner souvent un coup de fer à vos pantalons (mais pas par votre femme).

Ne portez pas de faux-cols en celluloïd.

Ne demandez à aucun de vos parents de vivre avec vous.

Ne montrez aucune jalousie.

Ne négligez pas après le mariage les petites attentions d'avant le mariage, qui font tant plaisir aux femmes.

Bizarreries linguistiques. — Un bruit transpire avant d'avoir couru, chacun sait ça. Mais pourquoi un ivrogne est-il noir quand il est gris, et pourquoi dit-on aussi qu'il est trop plein quand il a une cuite alors qu'un fleuve trop plein, lui, est atteint de crue ?

Le pain est frais quand il est chaud et diminue quand on le coupe. Mais le vin n'est frais que lorsqu'il est froid et si on le coupe il augmente.

Enfin, le seul moyen d'avoir de l'argent devant soi est de commencer par en mettre de côté...

Ce petit jeu pourrait continuer.

Les gâtés de la conversation. — Je n'ai pas de monnaie, monsieur ; vous me paierez demain !

— Et si je mourais aujourd'hui ?

— Oh ! allez ! La perte ne serait pas bien grande !

LE RENDEZ-VOUS

I
La fin de l'année attriste un peu, car, durant la période de décembre, on songe davantage à la fuite du temps et à l'imprévu de l'avenir. On va dans la vie, en aveugles, sans connaître ni les douleurs qui nous menacent, ni les séparations prochaines, ni l'heure de notre mort. Voilà pourquoi le son des cloches émeut, le soir de Sylvestre. Nous pensons aux mois rapidement écoulés, aux rêves aimés qui sont perdus pour nous, à nos déceptions. Alors, on se recueille un instant, et l'on se sent plus petit et plus impuissant que d'habitude en face de la destinée (toujours impénétrable).

Ces impressions communes à chacun me tourmentent particulièrement depuis une aventure qui m'est survenue jadis et que je me décide à vous narrer aujourd'hui.

II

Cela se passait il y a six ans, un soir de Sylvestre. Nous étions une bande de collégiens bruyants, bien décidés à nous amuser beaucoup, et nous déambulions dans les rues en nous tenant par la main. Le hasard nous fit boisculer une Colombine qui

passait. Confus, nous nous arrêtons pour lui exprimer nos excuses. Elle les prit en souriant, puis, s'en allant toute gentille comme elle était venue, elle disparut dans la foule.

Après maintes promenades dans la ville, mes camarades décidèrent de monter sur un carrousel flamboyant qui tournait sur la place de la Riponne. Je refusai de le suivre, n'ayant jamais pu supporter ce genre d'exercice sans en devenir malade. Ils me quittèrent donc, et je les attendis patiemment. Pourtant, comme personne ne semblait disposé à me rejoindre, je m'éloignai avec l'intention de revenir plus tard.

Je flânais, quand je rencontre Colombine. Je la salue, comme elle me répond je me permets de l'aborder :

— Excusez-moi, Mademoiselle, d'oser vous adresser la parole. Je vous vois seule et peut-être accepterez-vous ma compagnie.

— Pourquoi pas ! s'écrie-t-elle, je m'ennuie tellement.

Et nous voilà partis ensemble.

Nous marchions côte à côte, légèrement intimidés. Colombine ne regardait rien : ni les baraques foraines, ni les lumières trop vives, ni les masques. Elle semblait désabusée.

— Vous êtes triste, Mademoiselle ?... hasardai-je.

— Non, Monsieur, pourquoi ?

— On le dirait.

— C'est ce vacarme qui m'assourdit. Je ne sais pas si vous êtes comme moi : ces cris, cette joie brutale me rendent mélancolique. Je préfère le calme. Eloignons-nous de ce lieu, voulez-vous ?

J'accédai à ses désirs et nous nous arrêtons bientôt dans la petite promenade St-Maur, derrière la cathédrale.

Le fracas de la fête nous parvenait atténué. On distinguait les coups sourds donnés sur une grosse caisse accompagnant un orchestre qu'on n'entendait pas, le bruit métallique des cymbales, les ritournelles sans cesse recommencées des orgues de barbarie, tout cela fondu dans l'immense rumeur de la foule où des appels isolés éclataient.

— Mademoiselle, demandai-je, vous habitez Lausanne ?

— Monsieur, pardonnez-moi, mais permettez-moi de ne pas vous le dire. Sachez simplement que j'ai vingt ans, ne cherchez pas à deviner le reste.

— Et votre nom ?

— Que vous importe mon nom ? Appelez-moi Colombine, je vous appellerai Pierrot.

Elle se tut, rêveuse. Ses yeux m'étaient cachés par un loup, mais à voir ses cheveux très foncés on les soupçonnait sombres, ses yeux. Elle était assise devant moi, un bras sur le dossier du banc, les jambes croisées, dans une pose nonchalante. J'étais debout, je me penchai vers elle et je mis ma main sur la sienne, elle la retira :

— Ne savez-vous pas que ce geste constitue une marque d'affection, demanda-t-elle ? Pourquoi agir ainsi ?

— Vous semblez triste, Colombine, cela me touche, cela me rapproche de vous.

— Alors elle m'abandonna sa main ; pauvre Pierrot, soupira-t-elle, vous avez du cœur, la vie vous fera souffrir.

A ce moment les cloches sonnèrent, toutes les cloches sonnèrent à la fois pour un hymne d'allégresse. Leurs voix familières étaient rassurantes, elles traduisaient la confiance en un bonheur futur.

Et Colombine murmura : Bonne année, presque ironiquement.

— Vous permettez, Colombine ?

Elle me tendit sa joue, je l'effleurai d'un baiser.

Les cloches ne s'arrêtaient pas, leurs voix se mélaient en une harmonie très douce, les cloches inlassables répétaient le même refrain touchant tandis que partout le silence se faisait pour les laisser chanter.

Colombine était là, tout près de moi, elle écoutait. Nous éprouvions sans doute l'un et l'autre des sentiments de tendresse, car elle me pressait le bras quand je la regardais.

Elle me fit asséoir auprès d'elle : Pierrot, je voudrais vous proposer quelque chose, dit-elle.

— Je vous écoute, Colombine.

— C'est de nous revoir chaque année ici, à minuit, le soir de Sylvestre, et c'est tout.

— Ce n'est pas assez, je m'ennuierai de vous, Colombine.

— C'est ce que je veux, Pierrot. Si je vous accordais de nombreux rendez-vous, je le prévois : vous m'aimeriez et puis, Pierrot, et puis vous vous en lasseriez et vous vous détacheriez assez vite de moi.

— Je vous jure...

— Ne jurez pas. Vous êtes trop jeune encore pour connaître la vie comme je la connais. Elle est

méchante, Pierrot, elle est faite d'adieux. Jadis un jeune homme m'a chérie, maintenant il m'oublie auprès d'une autre femme.

— Le lâche !

— Ne le jugez pas mal, Pierrot, il était sincère, il n'était pas constant, il était comme tout le monde. Pourquoi s'en révolter ?

— Il n'était pas comme tout le monde, non !...

— Ne vous fâchez pas, Pierrot ; quand vous serez plus âgé, vous comprendrez à quel point j'ai raison. Vous êtes sensible, vous en aurez vous aussi le cœur blessé, une fois, pauvre Pierrot. D'année en année nous nous raconterons nos peines, si vous y consentez, et notre amitié demeurera sincère quand toutes nos autres affections tomberont. Pour ne nous être pas vus continuellement, nous ne nous abandonnerons pas. Voulez-vous me faire le serment, Pierrot, de revenir à cet endroit, tous les soirs de Sylvestre ?

— Je vous le promets, Colombine.

— Je vous le promets aussi. Je mettrai toujours ce costume. Vous m'attendrez assis sur ce banc. Si l'un des deux était malade le rendez-vous serait renvoyé à l'année suivante, si l'un des deux ne venait plus jamais, alors...

— Alors ?... Colombine ?...

— Alors, Pierrot, c'est que la mort l'aurait pris...

Les cloches se taisaient maintenant, et cette phrase sur laquelle nous nous séparâmes, cette phrase se grava poignante dans mon esprit :

Alors, Pierrot, c'est que la mort l'aurait pris...

III

Durant quatre ans, régulièrement, Colombine me rejoignit dans la petite promenade. Comme il avait été convenu, nous nous entretenions des traits saillants de nos existences. Colombine n'avait pas de chance, un nouvel amoureux l'avait de nouveau délaissée et elle me disait, résignée : Vous voyez, les amants se dédaignent et se causent du mal, les jours fuient, rien n'est sûr, ici-bas...

J'essayais de la consoler, mais j'étais peu persuasif, car j'avais été trompé de mon côté et j'en étais blessé profondément. Je l'avouai à Colombine, elle me plaignit tendrement, puis elle ajouta : rappelez-vous, Pierrot, je vous avais prédit ces choses... Tout a une fin : les serments se brisent, et les souvenirs périssent, ainsi l'exige le sort.

Je voyais Colombine pour la quatrième fois et, entre temps, je n'avais rien appris d'elle. Elle demeurerait une jeune fille mystérieuse, refusant de multiplier nos entrevues, une anonyme qui passait.

Et c'était pour moi une consolation de compter sur elle, d'être persuadé qu'elle tiendrait sa promesse, alors que tout au cours de l'année, une à une mes illusions tombaient.

J'aimais Colombine : elle semblait m'aimer, elle aussi, mais nous n'osions nous l'avouer. Pourtant, ce quatrième rendez-vous fut plus intime que les précédents et, Colombine, avant de disparaître, m'envoyant du bout des doigts un baiser s'écria : A l'année prochaine, « mon » Pierrot.

Je voulus lui répondre : elle disparaissait déjà en courant. Je me tus.

IV

Depuis, je ne l'ai pas revue.

L'an passé, je me rendis au rendez-vous, Colombine n'y était pas. Inquiet, je marchais de long en large, l'attendant vainement. Toutes les cloches sonnèrent à la fois, leur joyeux carillon me raillait et le « Bonne année » ironique de Colombine, me revint à la mémoire. Quand le silence se rétablit, je m'aperçus que je pleurais. J'attendis longtemps, j'attendis durant plus d'une heure, espérant follement voir surgir de l'obscurité la clarté d'une robe blanche. J'attendis, haletant, épiait chaque bruit de pas sur la neige, je tremblais, j'étais désespéré, mes dents claquaient, j'avais froid.

J'attendis vainement, Colombine ne vint pas. Je dus m'en aller seul, parmi les gens en fête, au milieu des carrousels, baissant la tête, me hâtant pour ne point sangloter devant ce monde qui riait. Je fuyais, le cœur brisé de cette question, de cette question lancinante, de cette question terrible : Pourquoi n'est-elle pas venue ? Pourquoi ?... Je craignais de réfléchir, j'aurais voulu m'étourdir, dormir, mais je me souvenais de la voix de Colombine et il me semblait que cette voix lointaine me répétait la phrase de jadis :

Si l'un des deux ne venait plus jamais, alors Pierrot, alors c'est que la mort l'aurait pris...

V

Le soir de Sylvestre approche. Je l'appréhende et je le désire à la fois. L'heure du rendez-vous va sonner bientôt et j'ai peur.

Si elle allait ne pas venir, ma Colombine ? J'ai peur de l'appeler en vain, peur de ne plus la revoir, car je l'aime. Je ne veux pas la perdre, je

ne veux pas ! Je veux lui avouer mon amour, et la serrer contre moi et la garder tout près, toujours, et lui faire belle l'existence ! J'ai peur...

J'ai peur... la mort rôde autour de nous, peut-être la mort l'a-t-elle touchée déjà, peut-être la mort l'emporte-t-elle...

Si elle allait ne plus revenir, ma Colombine ?

Cette pensée m'affole, j'ai peur. Si elle allait ne plus revenir, ma Colombine ? Ah ! je sens que chaque année je ne pourrais m'empêcher de l'attendre quand même et de pleurer chaque fois de son absence. Je sens que chaque année je resterais pensif, les yeux perdus, à écouter les cloches et que je comprendrai à ce moment toute la cruauté et toute la brièveté de la vie, je sens que chaque année je m'isolerais dans mon chagrin jusqu'au soir de Sylvestre, où moi aussi, comme Colombine, je manqueraï au rendez-vous...

André Marcel.

Royal Biograph. — Dès vendredi 26 au mercredi 31 y compris, l'établissement de la Place Centrale, s'est assuré une des œuvres qui fut des plus discutées par les hommes de loi en Amérique : « Qui est le Père ? » (Name The Mann) splendide film artistique et dramatique en 5 parties. Un comique, puis « Le Gaumont-Journal » avec ses actualités mondiales complètent le programme qui se recommande à chacun. Dimanche 28, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Dès jeudi 1er janvier au jeudi 8 janvier 1925, à l'occasion des fêtes de l'An, programme extraordinaire comprenant : « Vif Argent » ou le « Cheval Vengeur » (Au Nord du Nevada), grand film d'aventures dramatiques et de prouesses prodigieuses. Puis « Hold Your Breath » (Vertige), le plus grand succès de fou-rire qui actuellement, avec Miss Dorothy Devore, surpasse en audace et en agilité tout ce qui a été vu dans « Safty Last ». On peut sans crainte avouer que ce film sera et restera de longtemps le plus grand succès comique qui ait été présenté au cinéma. Jeudi 1er janvier, vendredi 2, samedi 3 et dimanche 4 janvier, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30.

Théâtre Lumen. — Dès vendredi 26 décembre au mercredi 31 décembre y compris, la direction du Théâtre Lumen présente « Le Bac Tragique », grand film artistique et dramatique en 4 parties, de la Low Métro. « Le Bac Tragique » est une œuvre puissante et extrêmement poignante et qui nous fait assister tout particulièrement aux émovantes péripéties d'une jeune aveugle. « Dans les Couliesses » est une splendide comédie dramatique en 3 parties qui transporte le public dans les milieux de la vie du Théâtre avec ses rires et ses pleurs, ses bons et mauvais moments. C'est un spectacle que nous ne pouvons que vivement recommander à tous les amateurs de bon cinéma. Vendredi 26, en soirée, relâche, la salle est retenue par la « Paternelle », dimanche 28, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Dès jeudi 1er janvier au jeudi 8 janvier, à l'occasion des fêtes de l'An, programme sensationnel. Jeudi, vendredi, samedi et dimanche, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30, soirée à 8 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édité.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

DENTISTE R. GUIGNET
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE
G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE